

CARDINAL J.-B. MONTINI,
ARCHEVÊQUE DE MILAN
NOTRE PAQUE

Lettre Pastorale à l'archidiocèse ambrosien
pour le Saint Carême de 1959*

Vénérables confrères, mes enfants bien-aimés,

L'ENTRETIEN que nous offre l'heureuse coutume de vous adresser, à l'ouverture du carême, une lettre pastorale, soulève dans notre esprit quantité de problèmes auxquels nous aimerions consacrer notre attention et la vôtre : tous les aspects de notre vie se présentent aujourd'hui comme problématiques; toutes les formes de notre activité ont besoin d'être repensées et, en un certain sens, régénérées, si nous voulons, d'un côté, qu'elles demeurent cohérentes avec la vitalité indestructible de leur caractère chrétien, et de l'autre qu'elles s'harmonisent à l'évolution du monde contemporain, dans lequel elles s'expriment.

L'entretien aurait ainsi abondance inépuisable de thèmes; l'affection que nous portons à votre bien spirituel, et le zèle pour lui qu'excite en nous notre charge pastorale, nous font penser aux paroles de l'apôtre Jean, dans la troisième épître qui nous reste de lui : « J'aurais beaucoup de choses à

* Cette lettre pastorale fait suite à celle de 1958 sur l'éducation liturgique dont nous avons publié la traduction dans *La Maison-Dieu*, n° 55, pages 141-170.

t'écrire! » (3 Jn, 13); et en même temps ils nous obligent à choisir le mot le plus facile et le plus important pour une époque donnée; en cette année de joie, ce sera celui-ci, usuel et populaire, mais toujours grand et riche : la Pâque chrétienne.

L'importance de la Pâque.

C'est un mot d'où part et où aboutit notre vie religieuse et morale; c'est une source et une règle; c'est un principe et une fin. Il n'est pas étranger à la multiplicité et à l'urgence des questions qui, en des domaines divers, engagent notre expérience et notre intérêt, parce que, si tout doit être récapitulé dans le Christ (cf. Eph., 1, 10), tout se réfère à ce moment central et vital de nos relations avec lui.

Et ce n'est pas même, pensons-nous, sans l'attraction de quelque nouveauté mystérieuse et inépuisable, si vraiment la Pâque est célébration d'une réalité — la Rédemption — qui transcende le temps et la forme sous laquelle annuellement, nous cherchons à l'approcher, à la comprendre et à la faire nôtre. L'habitude ne la mesure pas, ne l'épuise pas; elle devrait plutôt nous offrir l'occasion, chaque année, de découvrir à nouveau, d'expérimenter de façon originale, un bienfait vital.

Écoutez donc, comme si c'était un Évangile à découvrir et à méditer, une nouveauté à admirer joyeusement : faisons bien nos Pâques!

La Pâque et la renaissance religieuse de notre temps.

Comme vous voyez, cette invitation suit logiquement l'exhortation que l'an passé nous avons eu l'occasion de vous adresser, quand nous vous parlions de la nécessité d'approfondir et de raviver notre éducation liturgique.

Le sujet est d'une telle importance pour la renaissance religieuse de notre temps, et il a été traité de façon si autorisée et si variée de nos jours, qu'il ne nous semble pas superflu de le reprendre sous cette forme, c'est-à-dire en le considérant dans sa genèse et son principe.

Alors, venez, la Pâque vous appelle.

PREMIÈRE PARTIE

INVITATION A LA PAQUE

Invitation aux prêtres.

Nous regardons vers vous, en tout premier lieu, confrères dans le Sacerdoce; et nous vous recommandons la célébration du grand jour. C'est le jour de notre plus grande fatigue sacerdotale; tout doit converger vers lui, aucune autre fête ne l'égale, aucun autre culte ne le surpasse.

Notre dessein pastoral doit avoir la Pâque à son centre, notre art d'approcher les âmes doit se polariser sur cette fête de la vie; notre capacité à solenniser le rite, à sacraliser le temps, et à embellir la fête doit se tourner vers ce but premier.

Notre prédication doit s'engager à rendre ce témoignage primordial (cf. Actes 1, 22; 2, 22 s.; 2, 32; 5, 32; 10, 39-41, etc.); notre sollicitude pour tout préparer, en soignant les détails, en prévoyant les difficultés et la nécessité d'être au service de tous, doit se prodiguer principalement à cette occasion.

Si sans doute on peut consentir à simplifier certaines habitudes religieuses du peuple pour d'autres manifestations du calendrier chrétien, on ne peut le faire pour celle-ci.

Elle doit avoir la primauté, en conservant ce que la tradition lui assure, et en lui apportant ce que notre renouveau doit lui attribuer.

Cette primauté, la Pâque doit l'avoir non seulement dans l'exercice du ministère que nous consacrons aux fidèles, mais elle doit l'avoir et l'assumer aussi, et avant tout, en nous et pour nous.

La Pâque est la fête sacerdotale par excellence. C'est nous qui sommes les premiers invités au banquet mystique, les disciples choisis, nous les prêtres. Jésus lui-même a dit : « Je vais faire la Pâque avec mes disciples » (Mt., 26, 18).

La Pâque doit creuser dans notre conscience le sens du ministère sacerdotal et réveiller en nous l'appel intime à

notre destin personnel; c'est à nous, les premiers, de comprendre la Pâque, d'en souffrir et de nous en réjouir, non seulement comme de notre plus grande fatigue pastorale, mais aussi comme de la volonté la plus intense et la plus aimante de nous savoir et de nous sentir animés par la vie du Christ.

Invitation à tous les fidèles.

Et puis nous regardons vers vous, fidèles qui gardez l'observance du grand précepte annuel de « faire ses Pâques ». Faites-les bien.

Je voudrais ceci : que dans la décadence religieuse par laquelle tant et tant d'hommes, qui sont pourtant chrétiens, sont privés de contact sacramentel avec le Christ, ceux qui pourtant le maintiennent encore, le maintiennent avec un cœur sincère.

Un acte religieux qui ne serait pas sincère n'est pas concevable aujourd'hui. L'éducation de la liberté, du raisonnement, de la personnalité, devrait exclure que l'accomplissement d'un acte religieux, aussi souverainement important et personnel que l'observance du précepte pascal, ne soit pas conscient, intérieur, sérieux et moralement rénovateur.

Que ceux, donc, qui répondent à l'invitation pascale, y répondent pleinement et volontairement.

Nous ne voulons pas des gens qu'on traîne ou qu'on enrégimente; nous ne voulons pas des hypocrites; nous ne voulons pas de ceux qui viennent parce que contrôlés; nous ne voulons pas des chrétiens inconscients.

Nous voulons, en revanche, que la sainte habitude de faire ses Pâques se remplisse de bonnes pensées et de bons propos et procure un moment de plénitude spirituelle : celui où l'on s'approprie les mystères du Christ.

Qu'il ne vous déplaie, chers fidèles, d'être appelés à quelque prédication préparatoire; que ne vous rebute pas le soulagement d'une confession bien faite qui doit enlever, avec un effort de vérité et de justice intime, les fardeaux de l'âme.

Ne refusez pas de vous recueillir dans la cellule la plus

profonde de votre esprit pour un moment de rencontre, d'entretien, d'amour — oui, d'amour neuf et vrai, et ému, — avec Jésus le Sauveur.

Invitation particulière aux enfants.

Et vous, enfants, ne croyez pas que cette rencontre pascale soit difficile. Oui, elle est sublime; oui, elle est mystérieuse, mais Jésus la simplifie jusqu'à la mettre sous la forme d'une invitation à son humble banquet.

Le Seigneur, l'ami des enfants, vous attend : vous trouverez un petit pain pour chacun de vous.

Ce n'est pas vraiment du pain : c'est lui, comme revêtu des apparences du pain, parce que vous avez à l'accueillir au-dedans de vous; soyez envers lui bons et fidèles.

Aux jeunes gens : « Venez, c'est l'heure ».

Vous, jeunes gens, nous vous appellerons spécialement.

Peu de moments de notre ministère sont pour nous aussi émouvants, et à nous-mêmes aussi révélateurs de sa puissance intérieure, comme celui qu'il nous est donné de vivre avec vous, le soir du vendredi saint lorsque, après la journée « très grande et amère » — *dies magna et amara valde* —, chargée de rites et d'émotions incomparables, nous recevons de vos mains une croix, et allons devant vous en pérégrinant par les rues de la ville, qui s'ouvrent comme un sillon devant la charrue, en chantant des chants d'une infinie tristesse et d'une invincible espérance.

La procession de la croix, faite avec vous, nous dit combien vous êtes capables de comprendre et d'actualiser le mystère pascal et d'accueillir en vous l'écho de sa réalité secrète.

La Pâque, jeunes gens, vous pouvez en comprendre mieux que d'autres l'inépuisable actualité; vous pouvez offrir au mystère rendu présent les résonances lyriques de votre âme vibrante; vous pouvez découvrir la forme héroïque de son contenu moral; vous pouvez redonner à la cou-

tume pascale son expression de sérieux indiscutable, de religiosité virile, de splendide vitalité.

Venez, car c'est l'heure.

Aux chers travailleurs chrétiens.

Et venez, vous aussi, chers travailleurs.

Beaucoup viennent par tradition locale et domestique. Il faut, très chers, que nous donnions un nouveau sens, un nouveau contenu, à cette coutume.

Nous ne voulons pas nous contenter d'un accomplissement purement routinier, et comme passif, de la sainte Pâque; ni nous, prêtres; ni vous, travailleurs.

Nous voulons que vous soyez conscients, nous voulons que vous soyez contents de ce que vous faites, en accomplissant cet acte religieux par excellence. Nous devons donc mettre du sérieux et du calme à faire nos Pâques.

Mais beaucoup ne viennent pas. Ils regardent de loin, en relevant la tête au-dessus de leurs outils de labeur; et peut-être se sentent-ils envahis par une sorte de vertige : le problème religieux arrive jusqu'à eux.

Existe-t-il un problème religieux? Est-il compatible avec toutes les choses de la vie moderne? Avec cet effort, spécialement, que la technique moderne est en train de faire pour maîtriser les lois de la nature et pour les rendre dociles dans les mains de l'homme?

Le programme humain n'est-il pas rempli par cette transformation des matières premières et inertes en biens utiles, en richesses économiques, en sources de bien-être et de plaisir?

Que nous fait le problème religieux? Le monde du travail n'est-il pas un monde qui se suffit à soi-même? Est-ce que, même, le travailleur n'est pas exclu des expériences spirituelles raffinées du monde religieux? Et si, en outre, la religion se revêt de rites qu'il ne saisit pas, de langues qu'il ne comprend pas, de chants qu'il ne connaît pas, de gestes qu'il ne sait pas faire, comment la Pâque peut-elle exiger du travailleur qu'il la célèbre lui-même et avec les autres?

Et derrière cette célébration annuelle, est-ce que ne se cache pas l'immobilisme d'une tradition qui veut le main-

tenir dans l'esclavage et l'empêcher de jouir des formes supérieures de la vie ? N'est-ce pas là le fameux stupéfiant, « l'opium du peuple » qui détourne de revendiquer les biens positifs et immédiats, et entraîne dans les songes d'un mysticisme irréel et traître ?

Nous savons que ces pensées, et d'autres encore plus tristes traversent les esprits exacerbés de beaucoup de travailleurs en notre temps et dans notre pays, et nous en sommes nous aussi très tristes, mais d'une tristesse différente.

Tristes, parce que nous ne savons pas parler comme il faudrait à ce monde des travailleurs dans l'esprit de qui une douleur si humaine, si honnête et si profonde se confond souvent avec des passions inquiètes et des erreurs vénéneuses.

Tristes parce que nous n'avons pas toujours eu, quand c'était le bon moment, c'est-à-dire dans les années passées, alors que l'Église et le monde du travail étaient amis, — la parole juste et courageuse, comme les papes la voulaient et la suggéraient.

Tristes, parce que aujourd'hui nous sommes combattus et suspects comme des gens qui auraient d'autres buts et d'autres intérêts que ceux de la religion et du salut commun.

Nous devons, sur ce sujet de la religion et du travail, et sur d'autres problèmes qui concernent les graves malentendus aujourd'hui régnant entre l'Église et les classes laborieuses, reprendre le discours en d'autres occasions : la discussion, sans doute, ne sera ni facile ni rapide ; mais quelqu'un déjà la conduit, et quelqu'un, si Dieu le veut, la conduira.

Mais pour nous limiter maintenant à l'invitation pascalle que nous adressons aussi à nos travailleurs, nous leur disons qu'ils ne sont pas éloignés de ce que signifie la grande fête chrétienne.

Elle se célèbre autour des signes du pain et du vin, de cet aliment domestique destiné à l'homme, que leur travail a tiré du sol et préparé pour la table de notre réconfort et de notre amour familial, et qui, par conséquent est accompli par leur bras, agent matériel du fait économique, ministre

de l'offertoire qui présente au sacrifice sa matière, notre participation humaine.

Elle est, la Pâque, l'exaltation de la souffrance du Christ, sœur sublime de la nôtre, assumée en rançon pour nous racheter de la servitude la plus pernicieuse, celle du péché, de l'abjection morale, source de toutes les autres misères humaines; elle confère donc à tous les hommes souffrants et lassés la possibilité de valoriser leur condition infortunée pour en faire une source de richesses spirituelles et morales, et d'y apporter le premier remède que tout le reste dispose et réclame, celui de la dignité du besoin et de la douleur.

Les invités à la Pâque du Christ lui-même sont justement les classes les moins aisées de la société, pour autant que sur elles pèse et resplendit le mystère de la pauvreté et de la souffrance : « Heureux, vous, les pauvres, parce que le royaume des cieux est à vous » (Lc 6, 20). « Venez à moi, vous tous qui êtes las et accablés, et je vous consolerais » (Mt 11, 28).

Aux hommes de pensée et d'autorité.

Et vous, hommes de pensée et d'autorité, nous vous invitons à la Pâque.

Vous avez été les premiers à la désert, quand l'unité idéale de la chrétienté s'est brisée, et vous avez cherché avec le mètre de votre esprit, à mesurer les choses de Dieu. Aujourd'hui soyez les premiers à la redécouvrir, à refaire le geste tremblant et à redire les paroles effrayées de Thomas qui met la main dans le côté percé du Christ ressuscité en s'écriant : « Mon Seigneur et mon Dieu! » (Jn, 20, 28).

Parce qu'une étude positive et sans passion de l'inévitable problème du Christ aura rendu au moins prudente et incertaine toute négation à son égard, et parce qu'une expérience du drame humain, de votre part, si elle est vue avec une intelligence passionnée et droite, aura découvert quelque relation secrète et douloureuse entre ce qu'il y a de plus authentique dans votre vie et Lui, le Christ, en arrachant pour Lui, de vos lèvres inquiètes, un soupir, un cri, une exclamation, ou peut-être une imprécation; oui, pour Lui.

Si un gémississement de prière est sorti du cœur et des lèvres et qu'un rayon de la divine faveur vous a été gratuitement accordé, personne comme vous, hommes de pensée et d'autorité, ne pourra mieux comprendre la vérité profonde de ce que saint Paul dit au sujet du Christ crucifié : « C'est lui qui, de par Dieu, est devenu pour nous justice, sanctification, et rédemption » (1 Cor., 1, 30).

*Nous devons encore lancer une invitation
à ceux qui sont loin.*

Et nous devons encore lancer une invitation à la foule humaine, à ceux qui tournent le dos à la Croix, à ceux qui sont dans le péché et donc partagent la responsabilité de la mise à mort de Dieu fait homme.

Nous le faisons avec une humilité fraternelle; nous sommes tous pécheurs (cf. 1 Jn 1, 10) et nous avons besoin d'être pardonnés et régénérés.

Nous le faisons avec une gravité paternelle : l'état de péché est ce qu'il y a de pire dans notre condition et on peut y voir, présente en puissance, la ruine totale et éternelle.

Nous le faisons avec cette grande joie qui est une prérogative propre à notre ministère, parce que vraiment Dieu « nous a donné un ministère de réconciliation » (2 Cor., 5, 18), celui d'annoncer cette étonnante merveille : que nos péchés sont rémissibles; que c'est à cette fin précisément que le Christ est mort et ressuscité, que c'est justement pour cela que la célébration de la Pâque renouvelle le prodige de la résurrection des âmes rendues aujourd'hui à la grâce et à la paix, pour vivre demain de la vie éternelle.

Y en aura-t-il beaucoup — ce qu'à Dieu ne plaise — qui laisseront passer la grande aubaine pascale? Refuseront-ils, par lassitude et par dégoût, de prendre conscience de leur véritable état moral — l'état de péché — en face de Dieu, d'eux-mêmes, du monde? Seront-ils passifs et mous devant la grande perspective d'une véritable nouveauté spirituelle?

DEUXIÈME PARTIE

LE MYSTÈRE PASCAL

Trois considérations fondamentales.

Cette invitation à la célébration de la Pâque doit être comprise dans le cadre général de notre religion, en tenant compte de quelques considérations qui aident à mieux en comprendre l'importance.

a) La plénitude et la place centrale du mystère pascal

La première considération regarde la plénitude du mystère pascal, c'est-à-dire sa place centrale, par laquelle on peut non seulement résumer (comme on peut le faire avec d'autres vérités de notre religion, à cause de sa merveilleuse cohérence interne), mais aussi ramener comme à son centre de perspective le dessein de notre foi.

Quand nous cherchons à découvrir où se trouve le foyer de la révélation chrétienne, nous devons fixer nos regards sur le drame de la mort et de la résurrection du Christ.

Tout l'ancien Testament se concentre dans l'Évangile; tout l'Évangile se concentre dans la Cène, dans la Croix, dans le sépulcre vide du Christ. Même Noël, c'est-à-dire le souverain mystère de l'Incarnation, dans l'histoire concrète de l'humanité déchue, prépare la Pâque et y trouve son terme. C'était une pensée chère à saint Léon : « A cette action sacrée ont servi tous les mystères des siècles antérieurs » (Serm. III sur la Passion, § 1).

Et c'est à ce concept théologique si riche que nous nous référons en parlant de la Pâque; ainsi nous voulons entendre, sous ce terme liturgique, non seulement le dimanche où l'on célèbre précisément la Résurrection du Seigneur, mais aussi la préparation qui le précède, et spécialement les trois derniers jours de la semaine sainte, comme le faisait déjà saint Ambroise.

Les deux mystères, Incarnation et Rédemption, sont merveilleusement liés et semblent s'opposer : le premier est tout entier vie et lumière, le second tout entier ténèbres et mort. Le premier introduit Dieu dans le monde, le second montre l'effort pour chasser Dieu hors du monde; le premier est tout entier harmonie, le second tout entier ruine.

« L'un brille de l'éclat des miracles, l'autre succombe aux opprobres », dit saint Léon (*ibid.*, § 2).

Puis, si l'on médite, on perçoit qu'ils ne sont pas opposés, mais complémentaires : Dieu s'est fait homme par l'Incarnation afin que l'homme retourne à Dieu par la Rédemption. Même, le premier a pour fin le second, l'Incarnation a pour but la Rédemption.

On sait comment saint Anselme, dans son traité *Cur Deus homo* (Pourquoi Dieu s'est fait homme) a éclairé par des raisonnements, peut-être même excessifs, cette thèse qui a toutefois un aspect fondamentalement vrai.

« Pour nous et pour notre salut, il est descendu du ciel et s'est fait homme » chantons-nous dans le *Credo* de la messe; Jésus vient au monde pour nous racheter; l'Incarnation est rédemptrice.

Il vit et agit dans l'attente de « son Heure » qui est celle de la Pâque, celle où un dessein de Dieu s'accomplit et un autre s'inaugure. Les deux testaments se rejoignent et s'écartent dans la mort et la résurrection du Christ. La Croix, instrument de la Passion du Seigneur, devient la source de son triomphe et de sa grâce.

C'est pourquoi la Pâque, qui est le « mémorial » de cet épilogue — principe de l'économie de Dieu dans l'histoire de l'humanité — est le moment religieux par excellence; elle est le christianisme dans son expression plénière et authentique; elle est la synthèse de la foi et de la vie.

Saint Paul affirmait d'ailleurs ne rien connaître hors la Croix du Christ : « Je n'ai rien voulu savoir parmi vous, sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié » (1 Cor., 2, 2).

b) Signification véritable et valeur profonde de la passion du Christ

Une autre considération fondamentale concerne la signification véritable et la valeur profonde de la passion du Christ.

Nous savons bien que sa mort et sa résurrection ont le sens et la valeur d'un vrai et propre sacrifice; la tragédie et le triomphe de Jésus ont une souveraine signification religieuse et renferment les clefs de nos rapports avec Dieu.

Le Christ est mort et est ressuscité pour rétablir les relations vitales et très bénéfiques de l'humanité avec la divinité; Jésus a racheté le monde par son sacrifice.

« La Croix du Christ — explique encore saint Léon — comporte donc le mystère de l'autel véritable et annoncé d'avance, sur lequel, par le moyen d'une hostie salutaire, serait célébrée l'oblation de la nature humaine. » (Sermon IV sur la Passion, § 3).

Et par conséquent la scène extérieure des faits évangéliques relatifs à la fin de l'existence temporelle du Christ cache et manifeste une scène intérieure : l'immolation sacrificielle, volontaire, de lui-même au Père, pour le salut des hommes. A l'action visible correspond une action invisible : en mourant et en ressuscitant, Jésus fut tout ensemble victime et prêtre.

Il ne mourut pas seulement comme un juste, comme un héros; il mourut comme une victime qui s'offrait librement à Dieu, pour accomplir l'œuvre à laquelle tout son Être et sa mission étaient ordonnés : notre Rédemption.

c) Le sacrifice de la Croix et le mystère pascal

Maintenant, nous devons rappeler une troisième considération, qui concerne la relation entre le drame personnel du Christ et son universelle célébration liturgique.

C'est-à-dire qu'il faut considérer comment le sacrifice de la Croix se reflète dans le sacrement pascal, que nous renouvelons.

Et ici, nous sommes amenés à découvrir un rapport d'identité entre la Cène et la Croix.

« Le Christ apparut à la Cène comme donnant à Dieu le pain et le vin; et par là il manifesta qu'il donnait à Dieu quelque chose : non pas ce qui apparaissait, mais ce qui était caché; non pas le pain, mais ce que, à la place du pain, il affirmait qu'il portait dans ses mains, à savoir son propre corps; non le vin, mais ce qu'il affirmait avoir préparé dans le calice à la place du vin, c'est-à-dire son sang; séparément l'un de l'autre, quant au mode de signification inclus dans les espèces et les paroles. Il se donnait en image de mort; il se donnait pour nous à la mort, et par la mort il se donnait à Dieu en hostie » (M. DE LA TAILLE, *Mysterium fidei*, 1931, p. 39).

Il créait un rite, il manifestait pratiquement une double volonté : celle de se sacrifier, et celle de vouloir sceller, dans les signes du pain et du vin, rendus sacramentels, la façon d'y représenter sa passion jusqu'à la fin du monde, jusqu'à la « Parousie ».

« Chaque fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » nous enseigne l'Apôtre (1 Cor., II, 26).

Là nous sommes au cœur du mystère pascal.

Il n'est pas une simple commémoration : une relation essentielle, et non purement commémorative, l'unit à la Passion et à la Rédemption du Christ.

Il n'est pas seulement une représentation symbolique de ce que le Christ a souffert et accompli sur la Croix; il actualise la présence réelle et vivante du Christ, et reproduit par voie d'identité son sacrifice, en le renouvelant par la répétition d'une offrande représentative, ou sacramentelle; selon, précisément, la définition du Concile de Trente, parlant du rapport entre le sacrifice de la Croix et celui de la messe : « Unique et identique est l'hostie, le même (le Christ) offre aujourd'hui, par le ministère des prêtres, qui s'offrit alors lui-même sur la Croix; la manière d'offrir étant seule différente » (Denz. 940).

A présent et alors : éloignement dans le temps, diversité dans la manière dont s'accomplit l'oblation sacrificielle, le Christ prêtre agissant par le ministère d'autres hommes

rendus participants de son sacerdoce; mais identité du Christ premier prêtre; identité du sacrifice lui-même.

*La Pâque, aiguillon de la piété chrétienne
et de la spéculation théologique.*

Ce n'est pas pour rien que ce nœud admirable de réalités divines actuelles et voilées, représentées et opérantes, éloignées et présentes, a toujours souverainement intéressé la pensée et la piété des chrétiens, et aujourd'hui encore les stimule et les alimente par les spéculations théologiques les plus récentes et par les courants de spiritualité les plus renouvelés. Le grand thème du « mystère liturgique » attire l'étude et la prière, et il démontre comment le rite sacramentel du catholicisme n'a pas seulement un but de célébration, de rappel, de représentation et de pédagogie, mais a principalement pour but de rendre présente et opérante l'action salvifique du Christ.

Et même, dans l'Eucharistie, — le « mystère de la foi » par excellence, — ce n'est pas seulement l'action, mais le Christ lui-même, qui se rend présent dans la figure de ce sacrifice d'où a jailli le salut des hommes (cf. S. Th., III, 73, 1, ad 3).

Ce que le Christ a accompli, à un moment historique donné, — c'est le mystère de la Croix — est représenté et renouvelé par le mystère sacramentel pour la sanctification des croyants — c'est le mystère liturgique.

Et l'un et l'autre mystère découlent du dessein de Dieu sur l'humanité, de cette pensée de Dieu tenue cachée pendant les siècles, et qui, dans la plénitude des temps, fut révélée et instaurée dans le Christ — mystère de Dieu — (cf. Eph. 1, 9; 3, 9), ce que saint Paul, dans un merveilleux élan spirituel, synthétise et chante ainsi : « Il est grand, le mystère de la piété (divine)! Il a été manifesté dans la chair, justifié dans l'Esprit, vu des Anges; proclamé chez les païens, cru dans le monde, enlevé dans la gloire » (1 Tim 3, 16). Et c'est « l'Église du Dieu vivant, colonne et fondement de la vérité » (1 Tim 3, 15) qui porte avec elle et dispense un aussi grand trésor de lumière et de salut.

*Le mystère pascal, synthèse de nos suprêmes raisons
de vivre.*

Nous aimerons donc écouter l'enseignement de l'Encyclique de Pie XII *Mediator Dei*, sur la liturgie, où il est dit : « ... L'année liturgique, qu'alimente et accompagne la piété de l'Église, n'est pas une représentation froide et sans vie d'événements appartenant à des temps écoulés; elle n'est pas un simple et pur rappel de choses d'une époque révolue. Elle est plutôt le Christ lui-même, qui persévère dans son Église et qui continue à parcourir la carrière de son immense miséricorde; il la commença sans doute dans sa vie mortelle, alors qu'il passait en faisant le bien, dans le miséricordieux dessein de mettre les hommes en contact avec ses mystères et par eux de leur assurer la vie. Or, ces mystères restent constamment présents et opèrent... »

(A. A. S. 1947, p. 581; § 160).

Et si cela est vrai pour l'année liturgique, combien davantage pour le moment suprême qui l'engendre, c'est-à-dire la célébration pascale!

Notre religion s'exprime ainsi; c'est ici qu'elle a ses racines, sa vérité, sa réalité.

Si notre vie trouve dans la religion ses raisons suprêmes, c'est ici, dans le mystère pascal, qu'elle doit finalement les découvrir et les réaliser.

Ainsi est rendue plus nécessaire, pour tous, une méditation plus attentive de ce thème central de la foi et de la vie, soit pour découvrir ce que Dieu, dans le Christ Rédempteur, nous a révélé de Lui-même, soit pour mieux comprendre en quoi la vie chrétienne doit essentiellement consister, du fait qu'elle découle de cette révélation et de cette action rédemptrice.

Nous n'avons pas l'intention maintenant d'explorer cette révélation et cette action divine : celui qui étudie, qui pense, qui prie, sait bien qu'il se trouve devant un thème d'une immense richesse; nous nous bornons ici à exhorter tous les hommes à sa conquête.

La Pâque, force immense de rénovation morale.

Nous voulons plutôt, pour les buts pratiques qui dictent une lettre pastorale, appeler l'attention sur l'aspect humain qui résulte d'une célébration pascale bien conçue, c'est-à-dire sur les applications morales que nous pouvons en tirer au bénéfice de nos âmes individuelles, comme à celui de nos communautés chrétiennes et, nous voudrions aussi l'espérer, de notre société contemporaine.

La Pâque a, en effet, une immense force de rénovation morale.

Ce n'est pas pour rien que l'Église oblige, par un de ses préceptes universels les plus graves et les plus impérieux, à « faire ses Pâques ».

Il sera bon de se rappeler l'enchaînement des vérités que nous sommes en train de considérer : Dieu veut nous sauver dans le Christ (cf. Eph. 1); le Christ nous sauve par sa Passion et sa résurrection (cf. Rom 4, 25); la Rédemption du Christ est présente et opérante dans le mystère pascal (cf. Jn. 6, 54); l'Église est chargée de célébrer le mystère pascal (cf. 1 Cor., 11, 24-25); celui qui célèbre bien la Pâque doit mener une vie qui y corresponde, purifiée et renouvelée (cf. 1 Cor., 5, 7).

*Le culte pascal, centre de la religion,
devient l'âme de la vie chrétienne.*

Des sacrements jaillit l'obligation et la possibilité d'une ascèse chrétienne. L'imitation du Christ, exigée par les sacrements, s'opère non seulement par un effort de conformité extérieure à ses exemples, mais aussi par le fait qu'ils infusent un principe de conformité intérieure; c'est-à-dire par l'élévation de la vie naturelle à la vie surnaturelle, qui nous régénère dans le Christ.

Sur cet aspect de la vie chrétienne aussi, quelle abondance d'enseignements nous viennent de la tradition et du magistère de l'Église!

Citons-en seulement un grand témoin qui, justement, unit l'autorité de la tradition et celle du magistère, saint

Léon; il ouvre la voie à la considération morale de la Rédemption en enseignant que « la Croix du Christ... est à la fois signe sacré et exemple : *et sacramentum est et exemplum* » (Sermon II sur la Résurrection, § 1); et il nous avertit que, participant au Corps et au Sang du Christ, dans la communion pascale, nous devons nous transformer en ce que nous recevons : « *in id quod sumimus transeamus* » (Sermon XIV sur la Passion).

*
* *

Il nous semble donc utile, aux dépens peut-être d'une interprétation plus rigoureuse du sens ascétique des rites de la Pâque, de résumer pratiquement en trois mots usuels la signification pastorale de ces célébrations liturgiques profondes, complexes et dramatiques : *communion, contrition, renaissance*.

TROISIÈME PARTIE

LA SIGNIFICATION MORALE
DE LA LITURGIE PASCALE

*Jeudi saint : communion avec le Christ
et avec les frères.*

Nous devons célébrer la Pâque en en comprenant et en en vivant l'esprit de *communion*.

Communion avec le Christ, avant tout

Cet aspect de la Pâque est tellement clair que nous sommes habitués à établir une équation entre les Pâques et la Communion sacramentelle.

La Pâque est notre rencontre annuelle avec le Christ.

Cette rencontre, cette communion, est tellement importante que, nous l'avons dit, l'Église nous en fait un commandement.

Ce n'est pas un chrétien vivant, celui qui ne communie pas au moins en ce retour annuel du jour suprême avec Jésus-Christ, avec le Maître, avec la Vigne, avec le Sauveur, avec notre Roi, avec celui qui est le chemin, la vérité et la vie.

Tous et chacun nous sommes appelés.

Elle déserte, la brebis qui n'écoute pas, à Pâques, la voix du Pasteur qui veut nourrir son troupeau de sa propre substance. Il rompt le fil de l'union avec Lui, celui qui, à Pâques, ne se rattache pas à lui.

Il ferme les yeux et il se rend lui-même aveugle à la lumière divine, celui qui, à Pâques, ne comprend pas cette suprême intention d'amour qui parcourt et résume tout le christianisme : Dieu veut être avec nous, dans le Christ, dans l'Emmanuel.

Lui qui, pour se rendre accessible, pour se faire désirer, pour se montrer nécessaire, s'est revêtu des apparences du

pain. Pour réveiller notre faim de lui, c'est ainsi qu'il s'est présenté. Pour aplanir devant nous la route jusqu'au bout, c'est ainsi qu'il nous donne rendez-vous.

Et même si nous sommes, pour notre bonheur, habitués à cette rencontre avec le Christ eucharistique — qu'elle soit fréquente ou même quotidienne — la Pâque ne serait-elle pas la meilleure occasion pour saisir, ou au moins pour tenter de saisir quelque chose de ce divin dessein de communion, que l'Eucharistie nous présente toujours ?

A Pâques, la communion doit prendre toute sa signification, toute sa plénitude, toute son intensité spirituelle.

Et il est beau déjà de savoir ces choses pour pouvoir une fois, à Pâques, en vivre et les savourer solennellement.

Et aussi communion avec les frères

L'Eucharistie est le sacrement par excellence de la communauté chrétienne. Si elle anime et rassasie l'intériorité personnelle de chaque fidèle, comme en l'introduisant à une expérience mystique qui lui est propre, pour autant elle ne l'isole pas de la communauté.

Et c'est de la communauté que l'Eucharistie jaillit; la communauté telle que le Christ la veut, hiérarchiquement, sacerdotalement organisée : l'Église.

On ne peut pas participer au Christ eucharistique, si ce n'est à celui qui découle du ministère sacerdotal de l'Église.

Et il est connu que l'Eucharistie, qui est consacrée par le Corps mystique du Christ et qui contient sacramentellement le Corps réel du Christ, est encore principalement ordonnée au Corps mystique du Christ, comme sa nourriture, son sacrifice, ayant pour terme de conduire ce Corps à l'unité : « *res huius sacramenti est unitas corporis mystici* » (S. Th. III, 60, 3, ad 2) : la *res*, la réalité, c'est-à-dire l'efficacité sanctifiante de ce sacrement, est l'unité du Corps mystique (S. Th. III, 73, 3). Saint Thomas nous enseigne que « l'Eucharistie est le sacrement de l'unité ecclésiastique » (S. Th. III, 73, 2), faisant écho à la célèbre exclamation de saint Augustin : « *O sacramentum pietatis, o signum unitatis, o vinculum caritatis* » (In Jo. tract. 26).

Les relations entre le Corps mystique et le Corps réel

du Christ nous sont présentées par le sacrement pascal de l'Eucharistie dans leur intention finale, qui est de conduire les chrétiens d'une union profonde et consciente entre eux à une communion plus profonde et voulue avec le Christ, en vertu d'un suprême dessein divin d'unité, et pour y obéir.

Le *Jeudi saint* nous parle principalement de cet aspect de la célébration pascale.

Le rite du lavement des pieds, avec son impressionnant symbolisme d'humilité et de service, et le souvenir de la dernière Cène, avec son atmosphère de mystérieuse intimité, comme pour lier la vie présente à la vie future par le nœud tragique de la Passion figurée par l'Eucharistie, tout cela n'est pas seulement enseignement, mais initiation à la charité, à la communion avec les frères et avec le Christ, prescrite par son « nouveau » commandement : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. Personne n'a plus d'amour que celui qui donne sa vie pour ses amis » (Jn, 15, 12-13).

Il n'est personne qui ne voie quelle importance pratique peut avoir cette sublime pédagogie.

La charité se manifeste comme un puissant et doux devoir; la concorde, la capacité de comprendre, d'aimer, de secourir les autres, de compatir à eux, jaillissent avec une logique contraignante de l'école du Jeudi saint.

Le pardon des offenses, la réconciliation des ennemis, la victoire sur les antipathies, l'éclatement de tout égoïsme, les principes d'altruisme, le sens de la communauté, le goût de la bienfaisance, le culte de l'unité ne nous sont pas seulement enseignés, mais secrètement infusés, et deviennent doux et forts dans l'âme, non plus seulement comme des devoirs, mais comme des besoins de l'esprit, si nous aussi nous nous asseyons, avec simplicité de cœur, à l'humble et grandiose Cène du Christ.

Nous ne pouvons plus dire que ces rites nous détournent d'une vision positive de la vie et nous transportent dans le songe de spiritualités ésotériques et lointaines : ils offrent à la vie leurs jeunes et fécondes racines qui fructifient en réfection intérieure, en intelligence vraie des phénomènes humains, en sociabilité bonne et constructive.

Le vendredi saint : esprit de contrition.

Le vendredi saint, en revanche, en nous présentant la tragédie du Calvaire, tend à susciter un esprit de contrition.

Si nous avons pieusement suivi le rite qui évoque le drame de la Passion et de la Mort du Seigneur, il nous advient ce qui est advenu en cette soirée lugubre : une confession de la divinité du Christ et un sentiment de douleur qui naît de la conscience indéfinissable mais incoercible d'avoir été un complice dans la mise à mort de ce Juste, un besoin spontané de se frapper la poitrine. « Le centurion et les hommes qui avec lui gardaient Jésus, à la vue du tremblement de terre et de ce qui arrivait, furent saisis d'une grande frayeur et dirent : « Vraiment, celui-ci était fils de Dieu! » (Mt., 27, 54) et « s'en retournaient en se frappant la poitrine » (Lc, 23, 48).

Telle est la suprême leçon, qui projette sur cette scène des lumières éblouissantes.

Pourquoi le sens du péché naît de la Croix, ce n'est pas le moment de l'expliquer; mais c'est ainsi. Et celui qui sait quelle est l'origine profonde des plus graves bouleversements humains, est obligé de reconnaître qu'ils sont dus précisément à la disparition, dans le monde, du sens du péché, c'est-à-dire de la responsabilité transcendante de nos actions et de la certitude d'une justice absolue.

Et les conséquences sont énormes et agissent dans les domaines les plus vastes et les plus complexes de la vie humaine. « L'abolition de la notion de péché, en demandant l'abolition de la notion d'un Dieu transcendant, se paye... par la perte de la personnalité sur terre, et par la perte du destin immortel au-delà de la terre » (MONTANARI, *Il Peccato*, Rome 1946, p. 17).

Au sens du péché se relie la nécessité de l'expiation et la logique du sacrifice.

Expérience qui porterait l'homme au désespoir si, dans l'acte même qui en perçoit la fatale nécessité, il ne découvrirait en même temps qu'elle est très heureusement surmontée par la rédemption du Christ.

Le Christ expie pour nous. Le Christ meurt pour nous. Alors une autre révélation fait irruption dans l'âme : Il

nous a aimés! « *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me* : il m'a aimé, il s'est livré lui-même pour moi » (Gal. 2, 20).

Rappelez-vous Pascal : « J'ai pensé à toi dans mon agonie, j'ai versé telle goutte de sang pour toi » (*Le mystère de Jésus*).

C'est gratuitement qu'il nous a aimés, éperdument.

Voici que resplendit l'attribut divin qui nous donnera quelque connaissance de Dieu : l'amour, la bonté, mieux : la miséricorde.

« O Dieu, — dit l'oraison de la messe du 10^e dimanche après la Pentecôte au rite romain — ô Dieu qui manifestes ta toute-puissance surtout par le pardon et la miséricorde! »

Tout cela est splendide. Mais nous tourmente, nous torture. La contrition pascale est ainsi : une douleur naît dans notre cœur, d'autant plus sincère qu'elle est moins désespérée. Une douleur qui nous régénère, nous donne la vision vraie de ce que nous sommes, met en nous le juste critérium de notre conduite.

Vérité et justice envahissent la conscience, l'éclairent, l'éprouvent, la travaillent et, enfin, l'encouragent à l'expression extérieure et sincère de sa malheureuse condition morale : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi » (Lc, 15, 19); à cette expression qui libère de toute la misère intérieure par l'humilité, la pénitence, la confession.

Une douleur qui n'aurait ni mesure ni consolation, parce qu'elle a la gravité d'une offense faite au Dieu vivant, au Dieu de la justice et de la bonté, — si justement, du seul fait qu'elle se manifeste, elle ne provoquait immédiatement le secours, le remède.

Dieu n'attendait que cette explosion d'amour pénitent, ou de pénitence aimante, pour répondre aussitôt et pour appliquer l'économie de la grâce, inespérée et bouleversante — « où le péché s'est multiplié, la grâce a surabondé » (Rom. 5, 20); c'est ce qui accouple les deux termes, la misère et la miséricorde, selon le raisonnement de saint Augustin (*De natura et gratia*, 25), pour faire triompher l'amour de Dieu pour nous; c'est ce qui suggère à l'Église, rendue audacieuse et enthousiaste, le chant fameux, dans l'*Exsultet* de la nuit pascale : « O l'heureuse faute, qui obtint d'avoir un si grand Sauveur! *O felix culpa, quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem!* »

Et combien d'autres choses le vendredi saint, amer et grandiose, peut nous apprendre à méditer par sa pédagogie de la contrition.

Que dire de l'emploi de la douleur humaine dans l'œuvre de la Rédemption ? Que dire de la mort transfigurée en source de vie ? Que dire du sacrifice, qui porte au sommet de la perfection et de l'efficacité l'héroïsme, immolé pour les fins suprêmes de la gloire de Dieu et du salut de l'humanité ?

Ce sont aussi ces rayons lumineux et brûlants qui donnent à l'homme qui y expose son infirmité, un salut nouveau ; et cette réalité extrêmement concrète que nous pourrions appeler esprit de pénitence ; ce que nous, modernes, avons presque entièrement perdu, et que même nous, les fidèles, oublions davantage de jour en jour : nous voulons une vie sans douleur, sans effort, sans fatigue, sans expiation ; et nous allons à la recherche d'une religion commode, sereine, consolatrice, privée souvent à l'intérieur de son énergie ascétique, et dépouillée à l'extérieur de son habit d'austérité et de pénitence.

Nous devons refaire le Chemin de la Croix : non seulement avec la dévotion et l'émotion sentimentale, mais avec la contrition qui assimilera notre vie à la Passion régénératrice de notre Sauveur.

La renaissance pascale.

Puis *la renaissance*. C'est la répercussion morale et surnaturelle du mystère de la résurrection du Christ dans notre vie d'ici-bas.

Elle a son expression la plus claire dans le sacrement de Baptême, que l'antique coutume réservait à la nuit pascale. Par son symbolisme de mort et de vie, le Baptême indique la cause de notre rédemption par la passion et la résurrection du Seigneur, et en même temps son effet dans nos âmes où le mal est vaincu, où meurt le péché, et où le bien renaît, c'est-à-dire que la justification et la grâce y instaurent une nouvelle vie surnaturelle, y promeuvent et facilitent une nouvelle renaissance morale. « Nous avons été ensevelis, écrit saint Paul, par le Baptême avec Lui (le

Christ) dans sa mort, et ainsi nous devons nous aussi marcher en nouveauté de vie » (Rom., 6, 1; Col., 2, 12).

Saint Ambroise pourrait être encore notre maître sur ces lois fondamentales de la vie chrétienne (cf. *De sacramentis*, 6).

La renaissance pascale part d'une conversion, d'un changement de mentalité et de comportement, d'un retournement intérieur, qui inaugure dans l'âme le « règne de Dieu ».

C'est là, selon l'expression évangélique, la *metanoia*, qu'on traduit par « pénitence », mais qui équivaut à « repentance » laquelle, outre la douleur du passé, inclut un changement de pensée, une nouvelle orientation spirituelle.

Ce n'est pas pour rien que le divin Restaurateur fait de ce retournement spirituel le premier thème de la prédication apostolique, en même temps que le témoignage rendu à sa résurrection. « La pénitence — c'est-à-dire la conversion — devra être prêchée à toutes les nations » (Lc, 24, 47; Actes, 10, 18; 20, 20).

Elle a donc une double valeur : négative relativement aux péchés commis, et positive relativement à l'orientation décisive de l'âme vers le « règne de Dieu », c'est-à-dire vers cette forme spirituelle et morale de vie appelée par de nouveaux rapports avec Dieu et accomplie dans l'effort de conformation au Christ.

De la Pâque découle donc en chaque âme fidèle une impulsion rénovatrice, une initiative créatrice de bonté et de sainteté.

Nous pourrions développer cette notion d'un élan rénovateur, imprimé par le mystère pascal à la vie vécue, par bien des applications diverses.

En voici une : la certitude que, dans le christianisme, existent des principes inépuisables et des énergies capables de rénover le monde.

Le mystère de la Résurrection contraint à cette certitude. Il nous invite à réfléchir sur cette capacité, originale et de soi suffisante, que le christianisme possède pour ressusciter la mortalité humaine, pour réchauffer le zèle de l'homme

en vue du bien, pour lui rendre non seulement la notion mais aussi la possibilité de sa propre renaissance et d'une remise en ordre de la société.

Une réforme toujours en acte, un dynamisme toujours tendu vers une meilleure perfection, une palingénésie spirituelle jaillissent de la source pascale.

La vision profonde des besoins humains, l'art inépuisable d'y répondre effectivement, l'habileté à employer les malheurs et les douleurs mêmes de l'homme pour son bien supérieur, l'impulsion à un dépassement de l'ordre temporel — tellement incomplet toujours, tellement éphémère et illusoire s'il est présenté comme fin en soi — vers un ordre supérieur qui, préparé et goûté d'avance, est promis au-delà du temps comme un but indicible et sûr; ce peuvent être des dons de la Pâque adaptés à notre génération, aussi satisfaite d'elle-même qu'elle est inquiète et incapable de supporter sa condition présente.

QUATRIÈME PARTIE

SUGGESTIONS PRATIQUES

Nous voulons maintenant rassembler ces modestes pensées éparses en quelques suggestions de caractère pratique. Nous les croyons utiles pour une célébration fructueuse de la Sainte Pâque.

1. *Catéchèse liturgique.*

La Pâque ne peut être pensée et vécue qu'après une catéchèse soignée et si possible intense, portant sur les thèmes que la liturgie développe dans les trois dimanches qui précèdent le Carême, — thèmes d'une immense importance doctrinale pour tout le système de théologie morale du Christianisme —; et sur ceux du Carême lui-même.

2. *Homélie dominicale.*

Pour la masse des fidèles on ne peut utiliser que la brève homélie des messes dominicales : qu'on veuille à lui donner une présentation claire et solide de la part des prêtres; une réflexion attentive de la part des fidèles.

3. *Prédication pascale.*

Mais là où est possible un développement plus ample, comme dans les prédications destinées à préparer aux Pâques, qu'on cherche à approfondir, au point de vue doctrinal et au point de vue ascétique, les thèmes qui introduisent au foyer central de la Rédemption : comme, par

exemple, Dieu créateur, la position de l'homme dans le plan de la création et dans celui de son élévation surnaturelle; le péché et son châtement dans le temps et dans l'éternité; l'inéluctable nécessité d'une expiation; l'expiation du Chef et le concept de Rédemption; l'obligation de participer à la Rédemption; la conversion et la pénitence; la Résurrection du Christ; le Baptême, la Pénitence, l'Eucharistie, la résurrection des corps, etc.

La prédication préparant aux Pâques ne devrait pas être générale, et reliée d'une façon seulement extrinsèque au mystère pascal; mais elle devrait regarder ce mystère directement comme son centre.

4. *Catéchèse morale.*

A la catéchèse doctrinale se relie la catéchèse morale. La logique et la force de la loi évangélique jaillissent naturellement de la vérité de la Rédemption. Il sera bon d'avoir un programme concret pour une vie chrétienne plus engagée pendant le Carême et spécialement pendant son épilogue, la semaine sainte et la semaine *in albis*. Jadis un tel programme était rigoureusement prescrit par l'ascèse quadragésimale : jeûne, recueillement, bienfaisance, prière, pénitence...

Aujourd'hui, la vie moderne a relâché cette discipline et l'Église a fait preuve d'indulgence maternelle au sujet des anciennes pratiques pénitentielles. Mais l'obligation d'une discipline préparatoire à la Pâque demeure; comme demeure l'obligation générale de l'exercice ascétique de l'oraison, de la charité, de la pénitence pour tous, obligation qui encore aujourd'hui met en jeu la prudence et la force.

Rappelons à ce propos que demeure l'obligation de l'abstinence chaque vendredi, et qu'à cette obligation s'ajoute celle du jeûne le premier vendredi de Carême et le vendredi saint.

Là où c'est possible, par exemple dans les locaux de nos associations, ou encore aux portes des églises, il serait bien de publier des indications de programmes concrets de vie chrétienne et de tempérance quadragésimale, exigeant peu, mais suscitant la ferveur de qui veut faire davantage.

5. *Les cérémonies de la semaine sainte.*

Une semaine sainte improvisée serait inefficace. Elle doit être annoncée à temps, préparée dans tous ses détails.

Déjà on sait tout ce qui est nécessaire pour bien préparer les diverses catégories des fidèles aux sacrements de la Pâque, par la prédication, par les confessions, par les communions pascales.

L'initiative des curés de Milan de faire faire les premières communions le même jour (bien que chacun la fasse dans sa propre paroisse) a eu un bon résultat l'an passé; aussi nous la verrions volontiers se renouveler et même, si possible, s'étendre aux autres centres urbains de l'archidiocèse, sinon à toutes les paroisses, dans la confiance que la simultanéité éveillera une bonne émulation et donnera à tous, clergé, familles et enfants, le sens et le goût de notre unité spirituelle.

Qu'on instruisse très bien, et à temps, les petits clercs pour les cérémonies de la semaine sainte; qu'on prépare le chant; qu'on choisisse ou qu'on rédige les monitions qui ne peuvent pas être improvisées, mais qui doivent être énoncées de façon à donner au peuple le sens du rite, sans aucunement troubler le déroulement paisible et solennel des cérémonies.

Les associations catholiques, dès le début du Carême, pourront préparer leurs membres à participer aux rites les plus importants et les plus expressifs comme la procession du dimanche des Rameaux — qui devrait inaugurer avec sa joyeuse solennité tous les autres rites de la grande semaine — la communion pascale du jeudi saint, l'adoration de la Croix du vendredi saint, et la rénovation des engagements baptismaux dans la veillée pascale.

Qu'on observe aussi les prescriptions particulières de notre rite ambrosien; qu'on suive fidèlement ce que les nouvelles formes liturgiques prescrivent pour la semaine sainte. Il ne manque pas désormais de bons livres qui expliquent et commentent tout.

Si la catéchèse parle à l'esprit et au cœur du chrétien, le langage liturgique parlera à l'homme tout entier, même à ses sens, par des signes accessibles à l'œil et à l'oreille.

6. *Le jour de Pâques.*

On ne manquera pas de porter un intérêt spécial au grand jour de Pâques, par la parole et par le rite; qu'on fasse au contraire tout ce qui est possible pour que cette solennité « *solemnitatum omnium honoranda solemnitas* » — comme le proclame notre préface ambrosienne —, ait dans les cœurs sa pleine résonance et suscite en eux des élans et des résolutions de vie chrétienne renouvelée.

CONCLUSION

La Pâque et les problèmes de notre temps.

Pendant que nous discoupons ainsi, Vénérables Confrères et Fils bien-aimés, nous sommes encore tentés par le doute : est-ce que nous n'éluons pas la réalité positive de la vie, tant individuelle que sociale, chargée d'expériences, de problèmes, d'efforts, d'espérances, qui paraissent et qui sont si différents et si éloignés du domaine de pensée auquel nous voulons vous inciter en vous invitant à une célébration pascale digne et plénière ?

Sommes-nous vraiment en dehors de la réalité ? Ignorons-nous, en écrivant et en pensant ainsi, l'homme, la société, l'époque, nos obsédants problèmes ?

Ici semble se taire, comme dans les retraites d'un cloître, le bruit des chansons de notre monde frivole et jouisseur, des machines haletantes et assourdissantes de notre travail, des discours parlementaires, qu'ils soient subtils ou sincères, des sourdes rumeurs des guerres lointaines et des révolutions proches. Ici l'atmosphère, même si elle est traversée par des lueurs dramatiques, est pure, transparente, et semble seule donner à l'âme voix et respiration.

Et au corps, que donne-t-elle ? Et aux vrais problèmes du peuple, de la paix, du progrès, de la cité, qu'est-ce qu'elle enseigne dans son évanescence éthérée et mystique ?

Le salut, c'est le Christ.

Oh ! comme le discours se prolongerait si nous voulions répondre à ces questions harcelantes !

Elles supposent que les termes dans lesquels elles sont formulées sont certains et définis.

Mais le sont-ils vraiment ? Si nous demandions, à notre tour, à cette fière sagesse : « Et qu'est-ce que la réalité ? et qu'est-ce que l'homme est vraiment ? et quel est le sens profond de la vie en société ? et la cité dernière et véritable,

en quoi consiste-t-elle ? et ce monde, qui croit se nourrir d'expériences conformes à la nature des choses et de la vie, est-il vraiment sûr que de telles expériences suffisent à l'homme, et qu'elles ne se résolvent pas demain en atroces déceptions ? et à l'inquiétude qui règne dans les esprits et fait présager les plus terribles choses, qui saura donner une explication, qui trouvera le remède ? et cette paix irréalisable, où se trouve le fil caché qui y conduit ? et la corruption qui germe si facilement sous le vernis de l'art, de l'ordre, de la richesse, de l'administration, de la politique, qu'est-ce qu'on doit en penser ? et l'angoisse qui aujourd'hui pousse au désespoir la littérature, la jeunesse, l'amour, la pensée, qu'est-ce que vous en dites ? »

Long discours que nous abrégeons brusquement par cette conclusion, empruntée à l'expérience spirituelle des siècles, confirmée par la sagesse des saints, prêchée par la grande mère et maîtresse, l'Église : *comprendre la Pâque, c'est comprendre le christianisme; ignorer la Pâque, c'est ignorer le christianisme.*

Dans le Christ seul, principe et fin, est le salut; à lui la gloire, dans les cœurs et pour les siècles.

Milan, le 10 février 1959.

J.-B. Cardinal MONTINI, *archevêque de Milan.*